



ECRAN TOTAL
5 au 18 mars 2025



NO OTHER LAND 1h 35min, De **Basel Adra, Hamdan Ballal, Yuval Abraham, Rachel Szor**. L'atelier distribution.

« Sacré meilleur documentaire à la Berlinale 2024, *No Other Land* est réalisé par un collectif de quatre activistes palestinien·ne·s, un acte de résistance créative sur la voie d'une plus grande justice

Tandis que Basel enregistre l'occupation et la destruction de son village en Cisjordanie, il est rejoint par Yuval, jeune militant israélien. Entre méfiance, colère et camaraderie naît une alliance impossible et un film déchirant, qui ouvre à la fois blessures et dialogue. »



«*Ils font de nous des étrangers dans notre propre pays.*» Les habitants de Masafer Yatta luttent depuis des décennies, sous la pression constante de l'armée israélienne et des colons établis sur les hauteurs de la commune, pour rester dans leurs maisons et sur leurs terres. C'est dans ce village palestinien, un ensemble de hameaux non loin de Hébron, en Cisjordanie («*ce bout de terre qui n'a même pas le nom d'un pays*», comme l'appelle l'écrivain Karim Kattan dans le *Palais des deux collines*), un endroit déclaré «zone d'entraînement militaire» par Israël en 1980 dans le but d'expulser ceux

qui y vivent, qu'a grandi Basel Adra, l'un des auteurs et personnages principaux de *No Other Land*. Il a 23 ans au début du film, tourné entre 2019 et 2023 et cosigné par quatre personnes formant collectif : Basel Adra, l'activiste Hamdan Ballal, qui habite aussi le village, et deux Israéliens, la réalisatrice Rachel Szor et le journaliste Yuval Abraham, autre figure centrale du film.

Car très vite dans *No Other Land*, Basel Adra et Yuval Abraham deviennent Basel et Yuval, des personnages documentaires : c'est le récit de leur rencontre, de leur amitié et

de leur alliance, sur fond de la résistance des habitants du lieu. Ils ont le même âge, le même désir de bonheur et de justice, mais ni les mêmes droits, ni la même liberté de circuler, ni les mêmes perspectives. S'ils se prêtent l'un et l'autre au portrait, et au «*portrait d'une amitié*», c'est comme exemples, pour mieux décrire, de façon immédiate, parlante, individuée, une différence de condition sous le régime d'apartheid qu'ils

dénoncent. Le cinéma, son format, sa pente propre, en offre la possibilité. Deux personnes réelles y deviennent, par la force du médium, des personnages politiques. C'est ce qu'ils revendiquent, en tant que réalisateurs, là où ils vont présenter le film – comme ils l'ont fait en février sur la scène de la Berlinale avec courage au milieu d'une Allemagne hostile à leur message.

Habitants tenaces

Basel est aussi, dans *No Other Land*, un corps qui filme pour documenter, se protéger et protéger les siens. La prise d'image et de son y est un acte, d'opposition et de persévérance, comme il l'était dans *Cinq Caméras brisées* (un grand film, d'Emad Burnat et Guy Davidi, 2011). Un corps court, caméra à la main, pour échapper aux forces d'occupation : le plan bougé qui en résulte exprime ce mouvement, non de fuite mais de persistance. Mais si la question de *No Other Land* est en partie la représentation ou la présentation des choses comme action politique (comment montrer la situation pour lui donner une chance de changer), le cœur du film est bien le reste : la ténacité des habitants à refuser de partir, à s'opposer à l'expulsion et à l'occupation qui gagne du terrain. Son sujet principal, et sans doute sa spécificité parmi les documentaires tournés en Palestine, est la lutte entre la construction et la destruction – conflit matériel, mais aussi juridique et politique, question de permissions, d'interdictions, et aussi question d'image.

«*Alors, ça fait quoi de construire ?*» demande ainsi à Yuval, qui aide sur un chantier, le voisin qui a envie de discuter. Sous-entendu, au lieu de tout casser : il est passé de l'autre «côté», trahissant le bord de ceux – soldats, colons, représentants de l'Etat israélien – qui viennent à Masafer Yatta couper l'eau à la tranchonneuse, verser du ciment dans le puits, détruire l'école du village, et tirer à bout portant sur ceux qui se mettent en travers. Toutes images parlant d'elles-mêmes, comme ce plan décisif de Basel allongé sur le sol, sa petite caméra posée à son côté, alors que derrière lui, sur la ligne d'horizon, les pelleteuses avancent vers leur besogne de démolition. A Masafer Yatta, depuis des décennies, tant qu'ils n'ont pas tiré sur tout le monde, on reconstruit la nuit ce qui est détruit le jour, parce que, comme le dit le titre, il n'y a pas d'autre terre où aller.

Luc Chessel, *LIBERATION*

Il y a des films qui surviennent sur les écrans comme des miracles, venant éclairer soudain l'actualité trop dépendante du point de vue politisé de tel ou tel média. En l'occurrence, *No Other Land* s'étend de 2019 à 2023, juste avant l'horreur qui a fait basculer le conflit israélo-palestinien dans une haine irréparable et durable. Les trois réalisateurs, de confessions religieuses multiples, sont à l'image des héros du quotidien qu'ils filment, un jeune homme palestinien déterminé à maintenir sa famille coûte que coûte dans son village natal, Masafer Yatta, et un jeune journaliste israélien qui tente de réveiller les consciences face à la politique de destruction des habitations en Palestine par l'État israélien. C'est tout l'enjeu de ce documentaire, filmé comme dans une situation d'urgence, où, années après années, l'armée encadre des bulldozers effrayants qui abattent les maisons des villageois, pour appliquer une décision de justice qui donne ces terres palestiniennes à l'armée israélienne

***No Other Land* est une œuvre dense, brutale, qui montre sans fard le désarroi des familles chassées de leurs logements. Elles résistent, autant qu'elles peuvent, malgré parfois des balles perdues, terribles, les intimidations permanentes des soldats, en se réfugiant dans des grottes où elles tissent des réseaux d'électricité ingénieux pour faire marcher le téléviseur ou la machine à laver le linge. Au milieu, il y a ces deux garçons, d'une grande force morale, qui chacun à sa manière contribue à restaurer la dignité de celles et ceux qui ont dû quitter de force leur bourgade natale pour rejoindre des villes irrespirables, conçues comme des camps.**



No Other Land est un documentaire partisan. Les trois jeunes réalisateurs ne dissimulent pas leur parti pris militant en faveur du peuple palestinien. En même temps, l'amitié qui se tisse entre les deux garçons témoigne de la volonté de proposer un modèle culturel où les différences peuvent coexister, dès lors qu'elles reposent sur un contrat social d'apaisement et de respect des intérêts des uns et des autres. Le montage, les images hachées contribuent à marquer une urgence humaine que l'enthousiasme et la jeunesse seraient capables de transcender dans un idéal de société.

Le choix des réalisateurs est de favoriser des images qui ne témoignent pas seulement de la crise. Des scènes nombreuses décrivent la capacité de résilience des familles dans ces grottes sommairement aménagées, avec des enfants qui jouent, des mères qui, pour certaines ont perdu leur fils, s'évertuent à maintenir une éducation et des jeunes adultes qui se rêvent dans une autre existence. Le propos est très beau, très digne, restituant à ces familles injustement bafouées l'image de personnes qui ne cèdent pas à la barbarie mais tentent jour après jour de survivre malgré le harcèlement de l'armée israélienne. Il y a aussi, il faut le souligner, le regard souvent hagard de ces très jeunes militaires, qui obéissent aux ordres, et commettent le pire en faisant en sorte de ne pas prendre conscience de l'absurdité de la situation.

No Other Land est une œuvre tranchante, radicale, qui ne calmera pas les débats partisans et parfois violents sur le conflit israélo-palestinien. Et pourtant, le documentaire montre un vivre-ensemble possible, il rappelle à juste titre que l'expulsion des populations palestiniennes de leurs maisons qu'elles occupent depuis de très nombreuses années, ne repose que sur des décisions politiques arbitraires de quelques-uns qui voudraient faire croire qu'elles sont cautionnées par tout le peuple juif. **Voilà un film qu'il faut regarder plus que jamais comme une invitation à l'amour et à la paix espérés ; espoir qui est celui des deux protagonistes idéalistes qui concluent le propos général.** *avoirlire.*

C'est accompagné d'un sentiment d'urgence que sort *No Other Land*. Terminé peu de temps avant le 7 octobre 2023, puis augmenté d'un épilogue tourné quelques jours plus tard (sur les réactions des colons en Cisjordanie), le film est brûlant d'actualité, quand bien même il n'y est pas directement question de Gaza. Basel Adra, Palestinien originaire

d'un village de Masafer Yatta, filme sans relâche depuis plusieurs années les expulsions par Tsahal des habitants de cette région semi-désertique. Sous le prétexte légal (mais qui rédige les lois ?) de l'implantation d'une zone d'entraînement militaire dans les environs, les pelleteuses surgissent du jour au lendemain pour démolir des maisons. Quand Yuval

Abraham, un journaliste israélien enquêtant sur ces exactions, rencontre Basel, un projet de film se concrétise et les images enregistrées au caméscope et au téléphone par le jeune homme sont alors complétées par un véritable tournage. Se joignent également au duo l'Israélienne Rachel Szor et le Palestinien Hamdan Ballal, qui tous deux filment mais n'apparaissent pas à l'écran, faisant ainsi de *No Other Land* un film signé à huit mains.

Comme dans beaucoup de récits de lutte palestiniens, l'angle est extrêmement précis (on ne sort pas de la région de Masafer Yatta), mais permet également d'éclairer le conflit dans son ensemble. Outre la démonstration efficace (mais pas dénuée de quelques facilités, notamment dans l'utilisation de la musique) de la réalité de l'apartheid et de l'expansion coloniale, *No Other Land* témoigne surtout de la puissance politique des images. Les scènes terribles qui le traversent, des démolitions de maisons jusqu'à la mort d'un habitant tué à bout portant par un colon, s'avèrent d'autant plus fortes qu'elles sont habituellement invisibles. Si on ne cherche pas par soi-même à voir ce genre d'images sur les réseaux sociaux, les chaînes de télévision occidentales (sans parler des médias israéliens) ne les diffusent pas, ou trop peu, ou trop tard (le spectacle des ruines). *No Other Land* est en cela un film précieux, parce qu'il montre ce qui précède l'effondrement : on ne regarde pas de la même manière la destruction d'une école lorsqu'on a vu aupara-

vant ce même bâtiment rempli d'enfants. La question du pouvoir des images et de la représentation médiatique devient vertigineuse lors d'une séquence tournée par des proches de Basel à la fin des années 2000. Ils y filment, de loin, la visite de Tony Blair dans leur village, suivie par une dizaine de caméras et d'appareils photo. Le Premier ministre britannique était alors en déplacement dans la région et avait tenu à visiter un village palestinien menacé d'expulsion. La voix-off nous explique que chaque rue arpentée par Blair a directement fait l'objet d'une protection par la loi suite à sa venue. En somme, des années de lutte ont été réglées par sept minutes de mise en scène médiatique. Le constat est amer, voire acide, mais aussi porteur d'un mince espoir : les choses peuvent réellement bouger lorsque les dirigeants occidentaux ne regardent pas ailleurs. Malheureusement, pareil coup d'éclat a aussi sa date de péremption, et le village visité par Blair n'a en définitive pas échappé à la démolition, sans que personne, en Angleterre, ne s'en émeuve.

« *Il faut t'habituer à perdre* », glisse Basel à Yuval lors d'un trajet en voiture. Cette phrase, qui pourrait au fond s'adresser à n'importe quel militant révolutionnaire, sert de matrice au film. Cette mise en garde pragmatique n'est pas sans cultiver un risque – le sentiment d'impuissance du spectateur face au crescendo de la violence –, qui se voit toutefois contrebalancé par l'amitié entre les deux réalisateurs. Si la dimension ciné-

tract du film n'est jamais dissimulée, elle s'efface presque lors des scènes les plus simples, montrant les deux amis discuter en fumant la chicha ou Yuval en train de boire un thé chez les parents de Basel. Leur amitié va de soi : il s'agit de deux hommes qui se ressemblent, partagent les mêmes idéaux, mais n'ont pas les mêmes droits. **Leur beau discours à la Berlinale (ils y ont reçu deux prix) ne racontait pas autre chose : tout**

en appelant à un cessez-le-feu et à la fin de l'occupation, ils se tenaient l'un à côté de l'autre, parlant et se regardant à tour de rôle. Le film ne changera peut-être pas la donne, mais le hors-champ qu'il révèle laisse espérer qu'il sera vu. Pas sûr, en revanche, qu'il parvienne jusqu'aux Tony Blair de notre époque, souvent complices de la guerre.

Le cinéaste israélien récompensé à Berlin pour un documentaire coréalisé avec un Palestinien reçoit des menaces dans son pays .

Les déclarations des réalisateurs de "No Other Land" à la Berlinale, dénonçant la politique d'Israël envers les Palestiniens, ont suscité la polémique. Le discours de Yuval Abraham est ainsi qualifié d'antisémite.

Le documentaire israélo-palestinien *No Other Land* continue de faire polémique jusqu'en Israël. Le film a remporté, dimanche 25 février, le prix du meilleur documentaire à la Berlinale, le festival international du film de la capitale allemande. *No Other Land* se concentre sur l'activiste palestinien Basel Adra qui, avec l'Israélien Yuval Abraham, a documenté la démolition de maisons par Israël dans sa région, celle des collines du sud d'Hébron, à Masafar Yatta.

"Basel et moi avons le même âge. Je suis israélien, Basel est palestinien. Et dans deux jours, nous allons revenir sur une terre où nous ne sommes pas égaux. Cette situation d'apartheid entre nous, cette inégalité, elle doit cesser."

Israélien et militant anti-occupation

Depuis, Yuval Abraham reçoit des menaces de mort tous les jours. Mardi, une foule de militants de droite s'est rendue au domicile de sa famille pour le chercher. Car avant d'être documentariste, Yuval Abraham est d'abord un Israélien, militant anti-occupation, parfaitement arabophone. Il n'hésite pas à dénoncer la situation des territoires occupés. Notamment quand il filmait son documentaire tout juste récompensé sur les collines du sud d'Hébron, une zone où les Palestiniens sont chassés de leur terre. *"Franchement, tout ce que nous voyons, c'est énormément d'injustice, alors j'enrage,* confiait le cinéaste à franceinfo il y a

quelques mois. *Mais j'ai beau documenter toutes ces violations, les forces d'occupation israéliennes feront toujours ce qu'elles veulent...*" Yuval Abraham précise que, malgré tout, il est heureux que le film primé suscite une telle polémique et il espère que des millions de personnes le regarderont lors de sa sortie. *France info 28/02 /2024*

Yuval Abraham (Réalisateur) :

Yuval Abraham est un réalisateur et journaliste israélien originaire de Jérusalem. Il a travaillé comme journaliste vidéo pour Social TV et comme rédacteur pour +972 Magazine.

Basel Adra (Réalisateur) :

Basel Adra est un journaliste, activiste, avocat et réalisateur palestinien originaire de Masafer Yatta. Il documente la vie autour de lui depuis l'âge de 15 ans et travaille pour de nombreux médias et organisations de défense des droits de l'homme.

Hamdan Ballal (Réalisateur) :

Hamdan Ballal est un photographe et un activiste basé dans le village de Susya, en Cisjordanie occupée. Il a étudié la photographie et le commerce à l'université et est un militant des droits de l'homme qui lutte contre l'apartheid israélien et le transfert forcé de sa communauté, Masafer Yatta.

Rachel Szor (Réalisatrice/Monteuse) :

Rachel Szor est journaliste, directrice de la photographie et monteuse. Elle vit à Jérusalem. Il s'agit de son premier long métrage.

« Notre film est coréalisé par une équipe de quatre jeunes militants et cinéastes, deux Palestiniens et deux Israéliens. Nous sommes tous présent sur le terrain, en tant qu'activistes, depuis de nombreuses années, et c'est ainsi que nous nous sommes rencontrés pour la première fois. Honnêtement, nous faisons aussi ce film parce qu'il n'y a pas grand-chose d'autre à faire : La réalité autour de nous devient chaque jour plus effrayante, plus violente, plus oppressive, et nous sommes complètement démunis face à elle. Nous ne pouvons que proclamer quelque chose de radicalement différent, ce film qui, au fond, est une proposition pour une autre façon de vivre sur cette terre pour les Israéliens et les Palestiniens - non pas en tant qu'opresseurs et opprimés, mais en parfaite égalité.

Notre groupe palestino-israélien est confronté à de nombreux défis. Il n'est pas facile de réaliser un film à quatre. D'un point de vue artistique, nous avons souvent des points de vue et des idées différentes sur le tournage et le montage. Nous résolvons ce problème par l'amitié et le dialogue au sein de notre groupe, sur la base de l'idée du consensus. En d'autres termes, pour qu'une décision soit prise, tous les membres du groupe doivent être d'accord.

C'est difficile, mais essentiel pour que notre film se manifeste véritablement comme un projet binational, nous représentant en tant que groupe et appelant à un avenir binational. Nous espérons que cela rendra le résultat final plus intéressant.

Nous travaillons ensemble, en tant que groupe, pour faire avancer un changement politique radical et non violent dans notre pays - un changement qui conduira à une égalité totale entre Israéliens et Palestiniens. Notre vision est basée sur le bi-nationalisme, ou en d'autres termes, sur le fait de vivre ensemble dans un seul État démocratique. Au lieu d'œuvrer à la séparation, à la construction d'un mur et à la définition d'une frontière claire, nous voulons construire une réalité d'égalité des droits et de liberté de circulation pour tous, sur cette terre que les deux peuples aiment, en arabe et en hébreu. » culturedepalestine.org